

PARDONNEZ-MOI DE MAÏWENN



Gros plan sur un visage de fillette. Quelqu'un l'interroge, en voix off. Elle sourit, se tortille, élude les questions trop intimes. L'interlocuteur insiste, sans délicatesse. Le cadre est fixe, mais à cet instant, il semble s'être resserré autour de l'enfant, qui se fige, papillon épinglé. Cette gamine c'est Maïwenn elle-même, réalisatrice et comédienne de ce premier film très personnel. En quelques images d'archives, elle donne à voir son passé, son enfance abîmée, littéralement.

Même si le personnage qu'elle interprète s'appelle Violette et non Maïwenn, c'est bien de sa propre vie, et de sa propre souffrance qu'il est ici question. Violette, donc, a grandi. Elle est enceinte. Pour l'enfant qu'elle attend, elle traque la vérité sur elle-même et sa drôle de famille. Avec une petite caméra, elle décide de tout filmer, les secrets et les douleurs. Son père, en particulier, qui l'a battue autrefois. Le résultat est une déroutante expérience de cinéma, impudique et farouche. La cinéaste et son double exigent réparation. Maïwenn ne cherche pas à plaire ou à émouvoir : elle fait tout sauter, quitte à désarticuler son film lui-même. Emmerdeuse fantasque et blessée, elle ne ménage pas plus ses comédiens (formidables), invités à improviser. Résultat : de beaux morceaux de bravoure, comme ce repas familial, ahurissant croisement entre *Festen* et *Hellzapoppin*. Un film fragile, excessif et brouillon, brutalement sincère. **CÉCILE MURY**

Français (1h28). Scénario : Maïwenn. Avec Maïwenn, Pascal Gregory, Aurélien Recoing, Hélène de Fougerolles, Marie-France Pisier, Mélanie Thierry.

Lire page 28.

MAÏWENN PORTRAIT



MAÏWENN
NE VEUT PAS
QU'ON L'APPELLE
LE BESCO.

Son nom d'artiste, c'est Maïwenn. Maïwenn tout court. « *Il y a quelques années, Libération m'a consacré un article et ils ont ajouté "Le Besco" à mon prénom. Depuis, les autres journalistes font la même erreur et ça m'agace. Mon prénom, je l'offre, mais mon nom de famille n'est qu'à moi.* » Surprenante coquetterie patronymique quand on sait l'usage impudique que l'actrice fait de sa famille dans sa première réalisation pour le cinéma. La jeune femme sourit de ses contradictions. Déballer son passé, oui, mais poser avec ses deux enfants pour des photos dans les magazines, jamais ! Et elle a titré son autofiction *Pardonnez-moi*, alors que c'est elle, en vérité, qui mérite des excuses...

Dans ce mini-*Festen* où tout n'est pas 100 % véridique, mais où toute ressemblance est loin d'être fortuite, elle s'appelle Violette. Prénom fleuri et guilleret. Sauf que les trois premières lettres sont aussi celles de « violence ». Hasard dans un film qui joue beaucoup avec les mots ? Violence et gaieté : c'est bien la vie de Maïwenn jusqu'ici, trente années qui pèsent le poids de cent, mais où elle n'oublia jamais d'être joyeuse. La jeune femme a déjà beaucoup

Maux et merveilles

Dans le premier film qu'elle réalise, Maïwenn tente d'exorciser une enfance douloureuse. Parcours d'une battante.

Lire aussi
la critique de
Pardonnez-moi
page 57.

parlé de l'absence de sa mère, surtout dans *Le Pois chiche*, le « one-Maï-show » qu'elle a joué au Café de la Gare en 2001-2002, et préfère se taire sur ce sujet aujourd'hui. On rappellera juste que, dès l'âge de 9 ans, c'est Maïwenn qui a dû s'occuper à plein temps de ses frères et sœurs (dont la future comédienne Isild Le Besco), tout en courant les castings pour décrocher des rôles dans *L'Été meurtrier* ou *Lacenaire*, et espérer capter, ainsi, le regard de celle qui n'était quasiment jamais à la maison.

« *Je ne me souviens même pas d'avoir été malheureuse à cette époque.* » C'est à 20 ans que la tristesse la rat-

trapa. Juste après sa séparation d'avec Luc Besson, épousé à 16 ans et père de sa fille, elle entamait une analyse. Quatre ans plus tard, elle clôturait le dossier maternel sur les planches du Café de la Gare. « *Mon spectacle m'a rendue à moi-même.* » Mais une autre souffrance, en sommeil forcé, devait resurgir. « *Puisque j'arrivais à en parler sans pleurer, je pensais que je supportais d'avoir été battue par mon père. Evidemment, je me mentais. Il a donc fallu que je m'occupe de mon père, à son tour !* » Tenter de faire avouer la vérité à cet homme revêche et rêche : ce fantasme de confrontation, c'est Violette qui le réalise à sa place dans *Pardonnez-moi*. « *Moi, je suis moins courageuse qu'elle. Dans la vie, je suis incapable de le regarder en face.* »

Son film, tourné « à l'arrache » (1), est le manifeste d'indépendance d'une artiste battante. Personne, au départ, ne veut miser un sou sur les quinze pages de son scénario. Les 70 000 euros de son assurance-vie feront l'affaire, jusqu'à ce qu'un producteur plonge avec elle. Pour le casting, elle rencontre le Tout-Paris, essuie de nombreux refus. Et porte du coup une reconnaissance éternelle à sa monteuse, soutien de la première heure, et à tous ses acteurs, qui se sont investis à fond. « *En échange, en leur demandant d'improviser, je crois que je leur ai offert un vrai cadeau : la liberté.* »

Mot qu'elle répète sans se lasser. Libre de se servir de son matériau intime pour trouver sa propre voie artistique, de surexposer ses blessures pour les supporter. « *Il n'est pas question de guérison, mais de prendre la souffrance à bras-le-corps. Désormais, j'aime bien mes démons.* » Et d'évoquer, radieuse, la « résilience », cette capacité à vivre avec ses traumatismes, que le neuropsychiatre Boris Cyrulnik a développée dans *Un merveilleux malheur*. De ses maux, elle a fait un bien ; de ses cicatrices, une signature. Et quand elle vous laisse un message inquiet, quelques heures après l'interview, c'est juste pour vous dire que vous êtes partie avec son briquet. Elle y tient parce qu'il est bleu à pois blancs. Elle peut enfin avoir ce genre de souci : délicieusement juvénile et accessoire ■

GUILLEMETTE OLIVIER-ODICINO

(1) Soutenu par Enfance et partage.